

Nunavik

Robert Watt

Number 56, Winter 1999

Au nord du Nord

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7885ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Watt, R. (1999). Nunavik. *Cap-aux-Diamants*, (56), 10–14.



Nunavik

oo Δ^b

PAR ROBERT WATT

Tel un garçon impatient et curieux, je sautai hors du camion 4 x 4 et fit face à cette énorme montagne, en forme d'arche de Noé, distante de 800 à 1 000 mètres. Il faisait froid, le grésil me glaçait et la nuit tombait rapidement. Nerveux, mes compagnons voulaient repartir sur-le-champ. Près du milieu de la falaise, je pouvais voir l'entrée de la caverne. Je ressentais un besoin pressant de la voir de plus près, de la sentir, de hurler à l'intérieur. Oui, le soir tombait, mais Jaani décida un peu à contrecœur de me suivre, pendant que les autres réclamaient l'arrêt de cette absurdité. *Tuurngait katangat*, la porte des esprits, cette idée nous attirait comme un aimant, Jaani et moi.

Des baies mûres, prêtes à cueillir, parsemaient la falaise, au creux des anfractuosités qui formaient des marches géantes. Pendant l'ascension, un vent glacial se leva, et ma peur augmenta. Ma chair de poule était-elle due au froid ou à la

peur, je n'en savais trop rien. Les histoires de *Tuurngait* (esprits) racontées par mon grand-père se bouscuaient dans ma tête. Enfin, j'aperçus le *Katak* (l'entrée) que mes ancêtres avaient craint et respecté depuis des siècles.

L'atmosphère sembla changer tout à coup. Les parois me parurent plus grises qu'auparavant, et dénuées de végétation, comme si ces lieux étaient toujours occupés. À trois mètres de l'entrée de la grotte, ma respiration s'accéléra, comme si j'allais accéder à quelque chose hors de l'ordinaire. L'ouverture sombre s'allongeait démesurément sur le mur de pierre au-dessus de nous, nous inspirant un effroi respectueux. Une foule d'émotions se bouscuaient en moi. D'abord totalement silencieux, comme si nous étions hors d'haleine, nous nous mîmes à rire follement quand Jaani m'entendit chuchoter. Un pas de plus vers l'entrée, et je vis à mes pieds une *qullik*, une ancienne lampe à huile de stéatite, brisée en deux morceaux. Je les ramassai, les assemblai. Des résidus d'huile encore récents recouvraient l'intérieur de ce vestige en

Inukjuaq, c. 1920. Groupe d'Inuits dans leur igloo. Du film *Nanook of the North* de Robert Flaherty. (Archives nationales du Canada, reproduit avec la permission du Robert and Frances Flaherty Study Center, Claremont, Californie. Photo : Robert J. Flaherty) (PA 113809).

forme de demi-lune. Jaani me convainquit qu'il s'agissait là d'un mauvais présage et qu'il ne fallait pas entrer dans le *Kataq*. Sans plus hésiter, je laissai tomber les pierres, et, tournant les talons, redescendit au plus vite.

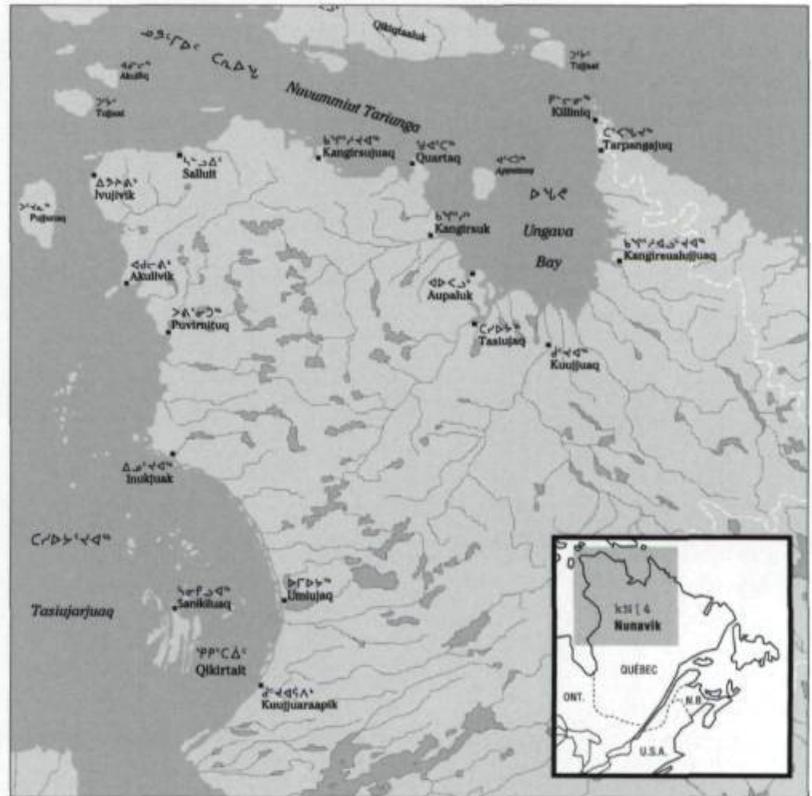
MON PAYS

Le Nunavik, l'endroit où l'on vit. Connu sous le nom de Nouveau-Québec par nos voisins du Sud, mon pays s'étire vers le nord, au-delà du 55^e parallèle. Couvrant environ le tiers de la province de Québec, la région est immense, surprenante de diversité quant à son environnement, son histoire et son peuple.

Lors d'une promenade aux abords de n'importe quelle des quatorze collectivités du Nunavik, il n'est pas rare de tomber sur les vestiges de campements anciens. Des rochers et des pierres semblent agencés de façon à former des abris ou des caches à nourriture, des outils émoussés affleurent par endroits; traces des Tuniiit, les peuples pré-Dorsétien et Dorsétien qui occupèrent ce territoire de 2 500 ans av. J.-C. jusqu'au XII^e siècle. La *qullik* fut bien l'un des objets utilisés par les Tuniiit; elle leur fournissait lumière et chaleur durant l'hiver interminable, bien des siècles avant que mes ancêtres plus directs, les Thuléens venus d'Alaska, n'aient franchi l'Amérique du Nord vers le X^e siècle.

Mes ancêtres Thuléens ont inventé l'*illuvigaq* (igloo), le *qajaq* (kayak) et le *qamutik* (traîneau à chiens); ils ont mis au point une technologie avancée qui leur permettait de se déplacer au fil des saisons afin d'exploiter les ressources telles

que le caribou et les mammifères marins dans ce territoire démesuré qu'est le Nunavik. Pour faciliter leurs déplacements, les Inuits inventèrent une façon ingénieuse de baliser le territoire : les *inuksuit* (*inuksuk* au pluriel), rochers empilés avec soin, habituellement sur une colline ou un monticule. Ces balises n'ont rien perdu de leur utilité, car à l'hiver de 1982, un groupe d'Inuits, (l'un d'entre eux était mon père) firent le voyage



Carte du Nunavik.



Pétroglyphes sur l'île Qajartalik, région de Kangirsujuaq, 1996. Site Jhev-1. (Photo : Service d'archéologie, Avataq).

de Kuujuaq à Inukjuaq en motoneige ; espaces d'environ 500 kilomètres, les *inuksuit* les guident directement à destination. Il est certain que les Inuits d'autrefois faisaient régulièrement l'aller-retour entre la baie d'Hudson et la baie d'Ungava, troquant entre eux ou avec les Cris et les Naskapis, du bois, des peaux de caribou et de phoque, de l'ivoire, de l'huile. À vol d'oiseau – ou en DHC-8, on voit clairement l'immensité de cette terre presque entièrement couverte de lacs, et il est difficile d'imaginer comment nos ancêtres sont arrivés à voyager d'une côte à l'autre des milliers de fois.



Kuujuaq, 1922. Dorothy Snowball et Jeannie Watt portant Daisy, la grand-mère de Robert Watt, dans son *amautik*. (Collection : Daisy Watt) (INK 12 DAI 032).

L'intérieur des terres représentait sans doute un défi pour ceux qui l'habitaient autrefois, mais à mes yeux, la véritable beauté du Nunavik réside dans les côtes qui longent la baie et le détroit d'Hudson, de même que la baie d'Ungava. Le paysage alterne de la plage sablonneuse au récif rocheux, de l'île plane à la montagne altière ; il offre une riche diversité qu'il faut admirer et protéger. Tous les printemps, les oiseaux migrants reviennent se joindre à la faune de mam-

mifères terrestres et marins qui assurent, encore aujourd'hui, la survie des Inuits.

Sur le détroit d'Hudson et la baie d'Ungava, les Inuits ont dû s'adapter aux marées incontrôlables (six heures de marée basse, six heures de marée haute), ce que ne connaissent pas les Inuits de la baie d'Hudson. Par contre, tout au long de l'année, la marée apporte sur la côte une abondance de mollusques, de crustacés et d'algues ; en hiver, les animaux, notamment les phoques, engraisent en se gavant de ces délices. À marée basse, les Inuits récoltent cet éventail de fruits de mer sous la glace marine.

Outre la ligne des arbres, il est facile de s'égarer si on ne connaît pas l'environnement du Nunavik, surtout en hiver. Dans toutes les directions, on ne peut plus distinguer les buttes, lacs ou arêtes rocheuses, tous identiques sous leur couverture de neige. L'Inuit averti utilisera sa mémoire aiguisée du terrain ainsi que l'astronomie et la météorologie.

TRANSFORMATIONS

Les motoneiges, les canots d'aluminium et de toile, les camions et véhicules tout terrain sont nos moyens de transport aujourd'hui, nous amenant plus vite à destination que les moyens d'autrefois, mais au prix de la fiabilité.

Depuis l'époque de la traite, instaurée par les *Qallunaat* (les non-Inuits) au siècle dernier, nous utilisons les fusils, la tarière, les objets de métal, les filets préfabriqués, les foreuses. C'est à cette époque que les marchands de fourrures et les missionnaires établirent des postes de traite et des missions au Nunavik, notamment à Kuujjuaraapik, à Kuujuaq et à Kangirsujuaq. En peu de temps, les Inuits en vinrent à dépendre des objets importés ; l'économie traditionnelle passa de la chasse de subsistance au piégeage ; la religion occidentale devint la norme. Bientôt, des épidémies de tuberculose, de rougeole et de polio décimèrent plusieurs villages. Au début des années 1950, le gouvernement fédéral obligea les enfants inuits à fréquenter l'école, ce qui entraîna la sédentarisation de la plupart des familles, et le départ de plusieurs étudiants pour les pensionnats situés aux quatre coins du Canada.

Il faut aussi mentionner un événement survenu dans les années 1950, durant la guerre froide ; par peur de perdre sa souveraineté sur les îles arctiques au profit des États-Unis, le gouvernement fédéral transporta des familles d'Inukjuaq jusqu'à Grise Fiord et Resolute Bay, deux «petits points sur la carte» du Haut-Arctique. Mes compatriotes y endurèrent de terribles privations. On leur avait promis une abondance de gibier, mais dans leur nouveau territoire les animaux étaient

plus rares, l'environnement beaucoup plus rude, et le soleil ne se montrait que deux mois par année. Ce fut une période extrêmement éprouvante.

Dans les années 1950 et 1960, l'économie de la région changea de nouveau par suite de la chute du prix des peaux de renard. On explora les nouvelles voies de développement économique : l'art inuit était né, et on créa les coopératives. Les villages commencèrent à mieux s'organiser et à élire les membres de leur conseil local, marquant ainsi le pas vers une plus grande autonomie.

Dans les années 1970, l'aménagement des projets hydro-électriques donna lieu à la négociation d'un traité, la Convention de la Baie-James et du Nord québécois. Finalement conclu à Québec, le 11 novembre 1975, cet accord allait donner aux Inuits plus de prise sur leur destin et leur administration. Pour ce qui a trait aux Inuits, les 31 chapitres de la Convention couvrent trois secteurs d'activité. D'abord, les Inuits bénéficient de droits précis de propriété et d'utilisation des terres (réparties en catégories I, II et III), et jouissent de droits de chasse, de pêche et de piégeage sur l'ensemble du territoire. En second lieu, la Convention a créé des institutions publiques telles que l'Administration régionale Kativik, la Commission scolaire Kativik et la Régie régionale de la santé et des services sociaux du Nunavik. Enfin, les Inuits et les Cris ont obtenu une indemnité sous la forme d'un Fonds du patrimoine. La Société Makivik (*Makivik* signifie avancement), créée le 23 juin 1978 en vertu des lois provinciales, est chargée d'administrer l'indem-

nité et de veiller à la mise en application de la Convention.

LA VIE D'AUJOURD'HUI

Le tissu même de la vie sociale des Nunavimut a incroyablement changé en quelque 50 ans. Autrefois dispersés sur toute la côte du Nunavik en petits groupes de familles nucléaires, dont la survie dépendait strictement du milieu physique, les Inuits sont aujourd'hui regroupés dans



des villages comptant de 100 à 1 500 habitants, où l'on retrouve notamment les habitations, les moyens de communication, les services et les bureaux du monde moderne. Toutefois, les Inuits

Inukjuaq, 1947. Josie Nowra et Minnie Palliser, en compagnie du marchand Angajuguluk. (Archives nationales du Canada. Photo : Richard Harrington) (PA 129927).



Puvirnituk, années 1960. De gauche à droite : Johnny POV Nuvalingaq, Lucille Murdoch, Taamusi Qumaq. Emballage de sculptures devant être expédiées dans le Sud. (Photo : Peter Murdoch) (PMUR 0257).

exploitent toujours leur territoire pour assurer leur survie ; ils continuent de pratiquer la chasse, la pêche et le piégeage pour subvenir à leurs besoins, car dans le Nord, les denrées coûtent au moins deux fois plus cher que dans le Sud. Ainsi, un sac de pommes de terre de 2,3 kg, qu'on obtiendra pour moins de trois dollars à Montréal en coûtera parfois plus de six dans un village inuit.

Les Inuits continuent à partager leurs prises (mammifères marins et terrestres, ou sauvagine), soit en apportant leur part aux voisins, soit en

Avec une population très jeune (sur une population de plus de 8 500 Inuits, plus de la moitié ont moins de 25 ans) et un taux de natalité important (presque trois fois supérieur à celui du Québec), la région du Nunavik est bien ancrée dans les temps modernes ; ses habitants ont adapté les coutumes des *Qallunat* à leur culture ancienne, tout en protégeant leurs connaissances traditionnelles, et ils se dirigent tout droit vers l'autonomie gouvernementale qu'ils souhaitent depuis longtemps. ♦

Traduit de l'anglais par Sylvie Côté-Chew.



Atelier de techniques traditionnelles tenu lors de la Conférence des aînés inuits de 1998, à Aupaluk. Mitiarjuk Nappaaluk expliquant le rôle des herbes médicinales.
(Photo : Emanuel Lowi, Avataq).

organisant un festin communautaire comme le faisaient leurs ancêtres. Au cours des dix dernières années, la plupart des collectivités du Nunavik ont fait installer des congélateurs communautaires afin que les familles moins fortunées aient accès au gibier sauvage.

Il y a moins d'un siècle, la langue inuit (inuttit) n'était encore transmise de génération en génération que dans sa forme orale. Depuis l'arrivée des missionnaires, qui inventèrent l'écriture syllabique, les Inuits ont pu préserver et protéger des mots peu connus des générations d'aujourd'hui – surtout le vocabulaire de la chasse et de la survie dans la nature. Par ailleurs, les Nunavimiut diffèrent de certains groupes inuits du monde circumpolaire en ce qu'ils peuvent fièrement affirmer que leur langue traditionnelle survivra, puisque la grande majorité des familles du Nunavik conversent couramment en inuttit dans leur foyer et dans leur collectivité.

Pour en savoir plus :

Keith J. Crowe. *Histoire des autochtones du Nord canadien*. Kingston et Montréal, Arctic Institute of North America, Queen's University Press, 1974.

Robert McGhee. *Les Tuniiit : premiers habitants de l'Arctique polaire*. Musée national de l'homme, Musées nationaux du Canada, 1981.

Toby Ornstein (dir.). *The First Peoples of Québec. A reference work on the history, environment, economic and legal position of the Indians and Inuit of Québec*. La Macaza, Indians of Québec Association and Thunderbird Press, 1973.

Sylvie Vincent et Garry Bowers. *Baie James et Nord québécois : dix ans après*. Montréal, Recherches Amérindiennes au Québec, 1986.

Robert Watt est un Inuit né à Kuujuuaq, un descendant de Qisaruaitsiak et de marchands de fourrures écossais et norvégiens. Il est actuellement président de l'Institut culturel Avataq, l'organisme culturel du Nunavik qui a son siège social à Inukjuuaq, au Nunavik.